

Clliao chaleu !

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 34

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222012>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



A L'EXPOSECHON D'YVERDON

Vous rappellâ-vô dé l'exposechon d'Yverdon? Vû vo zein deré dé iena :
Lâi sant don zu dé pertot, à pî, avoué lou train, ein petit tzaï, mimamein ein tzaï à panaires dû per tzi nô.

Lâi avâi dou vilhou, Djan Fordze et Frissard que, pa petout arreve san zu vouâiti lè moulin à vannâ. — Le z'on san traci vééré lé bîtés, le z'auto guegnîvant çau machinés, qu'ien avâi dé totés lè sortés.

Adon onna bouna vilhe que voitivè onna machine avoué dai ressoots et dai ruettés, ne comprenîai pas à quî cein poivè servi. Je demandé à on monchu dau comita dé lai expliqua çî commerce? N'avâi pas lezi et po s'ein débarrassi, lâo dit :

— Cein daissé îtrè onna machine po féré lé zeinfants !

— Pas moyan, que lâi répons la fenna ! ête possibleio ? Ainfin, vo crafo, ma bin sûr que l'è on hommo que teint la signaula !

Quand noutré dzein l'ant volliu s'ein allâ, l'a falliu alla rappertzi noutré dou vilhou qu'etant bin prâo saouls à la cantina, n'avant pas fini de débattré apris lé moulin à vannâ. N.

ON BON COUP DE FUSI

Mon père-grand étâi carabinier et s'ein bllia-gâvé soveint :

On coup, no dit que sé vellivè onna lâvra que medzivé sè tchoux.

La vâi arrevâ à petit chauts et quand s'è messa à rondzi :

râo ! quien coup de fusil !

— Eh bin ! étâi bas ?

— Na, sé inallâie on bocon pe rido quî po venî. N.

CLLIAO CHALEU !

QUINTA chaleu, ma pouâra Suzon !
Vâ ! Vâ ! quinta chaleu ! Peinse-tè vâi, Caton, que mon plliantâzdo l'è asse chet qu'on n'âma d'incredulo, quemet dit lo mênistrè. On porrâi lâi passâ avoué lo gros tsè sein qu'on vâye la trace dâi ruve.

— Mè tchou sont couet !

— Mè truffie sè sant boulâite dein la terra !

— Lè minne sè sant raccornyè quemet dâi z'a-logne!

— En é-io châ dâo butin tot stâo teimps !

— Et mè que su grôcha, su vegniâte à rein !
Fâ pas plliési d'ître grocha fenna pè cliâo chaleu !

— Et pu que tot sè chète. Vouâite ma seille à campôuta : tote lè dâoye l'ant lequâ.

— Et mè, ma seille à iguie, que m'â falîu dou vilhio mouleton à mon hommo po boutsî lè feinte. Tegnâi pe rein mè l'iguie.

— L'è oncora rein cein. L'è mè z'èboueton que l'è lo père ! Peinse-tè vâi, Caton ! Lo bou dâi parâi, s'è tant reterî que cein a fé dâi pucheinte terrâire eintre lè lan. Ti mè caïon sè sauvâvant

pè cliâo feinte. Mâ fâi, l'è d'abo asseyt de lâo fère dâotrâi nâo tsaon à la quuva ! Passâvant tot parâi. Tant que, po fini, l'è ètâ d'obedja de lâo betâ âi piaute dâi botte à choqe à mon hommo, avoué dâi guîeton dessus. Eh bien ! tot parâi lâi ein a ion que l'a oncora passâ pè lè feinte dâi lan. L'è épouâirâo !
Marc à Louis.

Un fou raisonnable. — Un chasseur, fusil en bandoulière, chiens couplés en laisse, vêtu à la dernière mode, passe devant un asile d'aliénés. De la grille, un fou l'interpelle :

— C'est à vous, ces deux chiens ?

— Oui.

— Combien vous ont-ils coûté ?

— Trois cents francs.

— Et ce beau fusil, vous l'avez sans doute payé très cher également ?

— Une jolie somme : huit cents.

— Et cet admirable costume ?

— Deux cents.

— Bigre !... Mais qu'avez-vous donc dans votre carnier ?

— Un lapin.

— Pauvre homme ! Sauvez-vous bien vite. Jamais notre directeur ne vous laisserait partir s'il apprenait que vous avez dépensé 1300 francs pour tuer un seul et unique lapin !

CONCERT D'ANES

EN 1880, dans la pittoresque et riante vallée de Bagnes, l'on s'amusaît « à la façon du pays ». Les habitants de cette région passent, à tort ou à raison, pour être les plus fins des Valaisans. Le fait est qu'on rencontre des Bagnards ayant acquis de jolies situations dans toutes les parties du monde. « Bagnâ, Savoyâ, reinâ, trei diables à confessâ », dit un adage parois que le lecteur traduira de lui-même.

La vallée qui se détache à Sembrancher de celle du Grand St-Bernard pour s'étendre jusqu'au lointain glacier d'Otéma abrite de nombreuses agglomérations et mayens, mais tout le territoire compris entre le torrent de Merdasson, sous Vollèges, et la frontière italienne ne constitue qu'une seule commune, celle de Bagnes, dont le chef-lieu est le village paroissial de Châble. Les distances entre les hameaux sont souvent considérables et tel garçon de Versègères qui courtise une fille de Verbier ou de Sarreyer doit user plus d'une paire de souliers ferrés avant les épousailles.

Monsieur le curé, monsieur le vicaire et monsieur le chapelain ont des kilomètres à parcourir pour desservir convenablement une si vaste paroisse. Quoique tous les villages aient une chapelle consacrée au saint patron du lieu, le dimanche on se rend de partout à la grand'messe à Châble. La place centrale se couvre alors d'une multitude compacte et uniforme d'hommes en habits de gros drap roux et de femmes en costume du pays portant le noir falballa et les indispensables accessoires de piété, chapelets et livres d'heures.

L'empreinte de la tradition est restée vivace dans les mœurs ; le montagnard est attaché aux formes immuables ; pourtant il se distingue par un profond amour de la liberté.

Nous disions donc que l'on se divertissait dans la vallée suivant certains modes locaux. Les jeunes gens privés des réjouissances mondaines qu'offrent les lieux hospitaliers de la plaine inventaient, pour passer le temps, des distractions originales ; ils imaginaient et réalisaient surtout

des farces dont tout le monde faisait les frais. Ah ! les fameuses farces du bon vieux temps ! Sous ce rapport, les Vaudois n'eurent rien à envier autrefois à leurs confédérés du Valais, car cette manie sévissait aussi chez eux. Chars à échelles enlevés nuitamment et empilés par douzaines sur le toit de la laiterie, brouettes suspendues aux balcons de l'hôtel de ville, concerts nocturnes avec accompagnement de sonnaïles et de cris d'animaux. Comme on le verra, les spécialités de la vallée de Bagnes ne le cédaient en rien aux bizarres usages énumérés.

Un dimanche matin, avant l'aube, de gais lurons obéissant au mot d'ordre se glissaient dans les étables où ils détachaient tous les ânes, ânesses et ânonns connus, dont la liste avait été soigneusement élaborée à l'avance. Ce bétail était ensuite conduit sur l'emplacement de foire du chef-lieu. A la queue de chaque baudet, on fixait une touffe de foin et les animaux étaient placés de telle façon que les arrière-trains d'une rangée servissent de râteliers à l'autre. Ainsi furent amenés au rassemblement, avant la pointe du jour, vingt-deux spécimens de la gent asine provenant des écuries de la commune.

Il est facile de concevoir l'étrange concert qui charma les oreilles des habitants de Châble à l'heure du petit déjeuner. Tous ces ânes se mordillaient la queue en voulant happer la poignée de fourrage qui tentait leur appétit matinal, ruant et poussant des braiements cacophoniques.

Bientôt la population se trouva sur la place afin de jouir de cette aubade inattendue et du curieux spectacle qui s'offrait. Les propriétaires dépossédés arrivaient aussi de toutes parts avec des airs déconfits ou furibonds. Puis, le carillon de l'église se mit à jeter ses notes sentimentales dans cette discordance de sons nasaux, aigus et rauques.

Les auteurs du méfait ne manquèrent pas la représentation ! Et, comme l'on peut bien penser, il y eut des rires.

Enfin, à l'issue de l'office, on put voir s'en aller maint paroissien des environs ramenant au bercail son volage Aliboron.

Dès lors, le système de serrure à loquet a vécu et les étables d'aujourd'hui ferment à clé.

Autre temps, autres mœurs !

Alphonse Mex.

L'ÉCRIVAIN ET L'HOTELIER

L'N écrivain célèbre, mais plus lade que le classique Harpagon, villégiaturait, l'été dernier, sur les bords du lac Léman, en compagnie d'un jeune étudiant.

Ils étaient descendus dans un hôtel des plus confortables, et, aussitôt qu'ils eurent pris possession de leurs chambres, l'écrivain célèbre s'en alla trouver l'hôtelier.

— Monsieur, lui dit-il, vous m'obligerez en faisant payer le strict nécessaire au jeune homme qui m'accompagne : il n'est pas très fortuné !

Le patron de l'hôtel, très honoré de posséder sous son toit — vivante réclame — l'illustre littérateur, s'inclina, promettant que la bourse de l'étudiant serait ménagée.

— A propos, dit le grand homme, revenant à la charge, veillez bien à ce que ma note ne soit pas plus élevée que celle de mon ami, cela l'humilierait : les jeunes gens sont si susceptibles !